

Les FESTIVAL
LITTÉRAIRE
ITINÉRANT
PETITES
FUGUES



Agence Livre
& Lecture
Bourgogne-
Franche-Comté

Les Petites Fugues, festival littéraire itinérant
du 16 au 28 novembre 2020

Marcus Malte



© Francesco Gattoni

Biographie

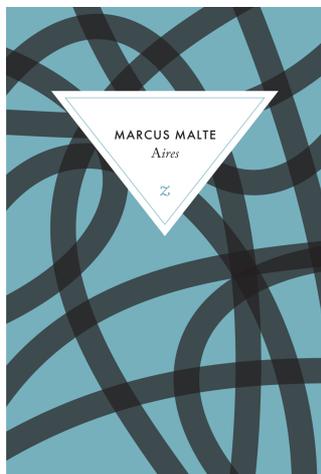
Marcus Malte est né en 1967. On a comparé son univers romanesque à ceux de Jim Thompson, David Goodis ou Harry Crews... Avec la force et la maîtrise déjà affichées dans *La Part des chiens*, et *Garden of love* (abondamment récompensé, notamment par le Grand Prix des lectrices de *Elle*, catégorie policier), Marcus Malte nous fascine par la violence et la tendresse de ses romans, par le charme au sens fort que donne aux rêves la puissance des mots.

Bibliographie sélective

- *Aires*, Zulma, 2020
- *Le Garçon*, Zulma, 2016 (Folio, 2018)
- *Far West*, In8, 2016 (Folio, 2017)
- *Fannie et Freddie*, Zulma, 2014
- *Scarrels*, Syros, 2008 (Syros, poche 2010) (titre jeunesse)
- *L'échelle de Glasgow*, Syros, 2007 (titre jeunesse)
- *Garden of love*, Zulma, 2007 (Folio Policier, 2015)
- *Intérieur nord*, Zulma, 2005 (réédition 2020)

Présentation sélective des ouvrages

Aires, Zulma, 2020



Ils sont sur l'autoroute, chacun perdu dans ses pensées. La vie défile, scandée par les infos, les faits divers, les slogans, toutes ces histoires qu'on se raconte – la vie d'aujourd'hui, souvent cruelle, parfois drôle, avec ses faux gagnants et ses vrais losers. Frédéric, lanceur d'alerte devenu conducteur de poids lourds, Catherine, qui voudrait gérer sa vie comme une multinationale du CAC 40, l'écrivain sans lecteurs en partance pour « Ailleurs », ou encore Sylvain, débiteur en route pour Disneyland avec son fils... Leurs destins vont inmanquablement finir par se croiser.

Un roman caustique qui dénonce, dans un style percutant à l'humour ravageur, toutes les dérives de notre société, ses inepties, ses travers, ses banqueroutes. Et qui vise juste – une colère salutaire, comme un direct au cœur.

Extraits de presse

Interview de Marcus Malte dans *Libération*, février 2020, par Alexandra Schwartzbrod

Quelques jours après avoir fini le dernier roman de Marcus Malte, j'ai été contrainte de prendre l'autoroute, en pleine tempête de surcroît, et je peux témoigner du traumatisme laissé par cette lecture. Impossible de ne pas jeter des coups d'œil angoissés dans le rétroviseur pour vérifier qu'une voiture ne risquait pas de débouler à toute allure sur ma gauche au moment où un coup de vent me rabattrait de son côté. Il y a des livres comme ça qui changent votre regard sur le monde ou sur une partie de votre quotidien, et *Aires* en fait partie. C'est une collection de tranches de vie, de destins fauchés par un même événement dont on suit chaque étape fondatrice tout au long du livre. Ces personnages pourraient être vous ou nous, et cela rend ce livre aussi fascinant qu'angoissant.

(...)

Vous entamez votre livre avec un drôle de prologue, une voix indéterminée venue d'un autre temps...

Je ne voulais pas démarrer directement avec les personnages, j'avais envie d'une entrée en matière qui soit la parole de quelqu'un. J'ai cherché pendant longtemps et je suis tombé sur cette voix-là. C'est l'un de nos descendants, la voix du futur. Peut-être est-ce un professeur, qui s'adresse à ses élèves. Il a reconstitué les événements qui vont suivre à partir de traces trouvées dans les méandres du Web : ce qu'étaient les hommes à notre époque, leur étrange façon de penser et d'agir. Cela permet de prendre du recul, dans l'espace et le temps, par rapport au reste du texte, et de mettre en place la situation générale.

Vous présentez chaque personnage via la marque, l'année, la cote Argus, le kilométrage et le prix de sa voiture. Pourquoi ?

C'était important de présenter les gens par leur voiture car on est dans l'ère de la bagnole, cela influence des tas de choses, et d'abord notre mode de vie. En gros, c'est « dis-moi ce que tu conduis, je te dirai qui tu es. »

Et vous, vous conduisez quoi ?

Une Dacia...

Et alors, qui êtes-vous ?

Un type qui n'a pas beaucoup de moyens et qui n'a pas envie de consacrer une grosse partie de ces moyens à une bagnole. Quelqu'un qui considère que c'est juste un objet utilitaire, pour aller d'un point à un autre, et qu'il y a des dépenses plus importantes à faire.

C'est un livre assez politique au fond, une dénonciation de la société de surconsommation...

Cela met en lumière certains aspects de notre mode de vie, oui. Mais j'ai un peu de mal avec le terme de dénonciation. Cela donne l'impression que je me mets en dehors du lot. Or j'y participe, forcément. Sans doute que ce roman a une portée politique mais je voulais y mettre de l'humour aussi, je voulais que ce soit plus caustique que dénonciateur. Les histoires sont dures mais je voulais qu'il y ait une forme d'ironie dans le ton.

Les personnages sont très différents, comme si vous aviez voulu représenter diverses strates de la société...

J'ai essayé de prendre des gens représentatifs de plusieurs groupes, par l'âge, la catégorie socioprofessionnelle, leur manière de s'exprimer. J'avais envie de jouer avec ces destins croisés, ces gens qui se ratent de peu, ces événements qui auraient pu se produire et qui ne se produisent pas, pour un détail parfois ; la vie quoi... À quelques minutes près, notre vie peut être bouleversée et changer du tout au tout, cela m'a toujours fasciné.

Pourquoi avoir choisi l'autoroute comme unité de lieu ?

Je ne suis pas un grand voyageur mais chaque fois que je m'arrête sur une autoroute, je suis impressionné par ce microcosme. Je me demande qui sont ces gens, d'où ils viennent et où ils vont. Et c'est d'autant plus perturbant que, dans deux minutes, ils disparaîtront de ma vie... Plus globalement, j'aime bien les personnages en mouvement. *Le Garçon* parlait d'un garçon qui ne cessait de marcher.

Les chapitres consacrés aux personnages principaux sont entrecoupés de différents textes : liste des courses, flashes de pub, classements divers... Pourquoi ?

Je voulais utiliser des formes d'écriture différentes, une façon de refléter notre époque qui est composée de tous ces moments : la radio en toile de fond pendant que l'on parle, la liste des courses à ramener chez nous après le boulot, les classements diffusés par les médias, etc. J'avais envie de ce foisonnement-là.

Article publié dans *Toute la culture*, 20 janvier, par Jean-Marie Chamouard

Marcus Malte a reçu le Prix Fémina en 2016. Dans *Aires*, il décrit une galerie de personnages tous originaux et de milieux très différents. À travers eux il nous livre son regard engagé et inquiet sur le monde contemporain.

« *Ils ont joué et nous avons perdu* ». Au début de son roman l'auteur se veut visionnaire. Cette vision est inquiétante puisqu'il montre comment vivaient les gens « *avant le jour d'après* », avant que la vie ne change radicalement. Ces gens, c'est-à-dire nous, se retrouvent sur les autoroutes de France par une journée de canicule. La chaleur est écrasante, inquiétante. Marcus Malte présente une série de portraits. Roland, professeur de technologie rejoint son ex-femme, agrégée de lettres, gravement malade. Peter, un peu gourou et un peu clochard vit dans un camping-car sur une aire de repos et nous raconte la fin tragique de son amour d'enfance. Sylvain, père divorcé et acheteur compulsif repent, roule vers Disneyland avec son fils qu'il craint de perdre. Zoe travaille à l'Arche, mais ses passions sont la religion et les journées mondiales de la jeunesse. Il existe aussi un autostoppeur qui part « *pour ailleurs* ». Il est pris en stop par Frédéric, le lanceur d'alerte devenu camionneur. L'autostoppeur représente l'auteur, les extraits de ses cahiers multicolores irriguent le texte. Le cynisme de Catherine, cheffe d'entreprise, s'oppose au militantisme de Maryse. Claire et Jean-Yves se séparent dans une aire de repos mais Maryse et Lucien les sexagénaires s'aiment toujours. Mais sans le savoir, ils roulent tous vers un destin tragique. Leur destin, notre destin ?

Le roman de Marcus Malte est une symphonie. Il est très riche, foisonnant. Sa construction est originale, il existe une unité de lieu, les autoroutes, et de temps, le 6 Août. Les personnages sont multiples, hauts en couleur, mais aussi tellement contemporains et représentatifs de nos travers. L'écriture est efficace, rapide, rythmée. Il existe une dimension politique dans ce roman : le contexte social des personnages est mis en valeur et il existe des rappels historiques, sur l'extrême-droite d'avant-guerre avec la Cagoule, sur la Roumanie du couple Ceausescu ou sur la fermeture de Moulinex. Le texte est drôle, très drôle comme lors de la soirée dans un bar de Genève en marge d'une réunion de l'office international du travail. L'humour est décapant, il devient dévastateur quand l'auteur évoque un parc de loisir consacré à la deuxième guerre mondiale. La dimension sociale est omniprésente dans le roman mais l'auteur aborde, de manière souvent émouvante, des thèmes plus intimes : l'amour et le désamour, la solitude, le sentiment de perte, la culpabilité. Dans ce roman Marcus Malte nous livre sa vision sans concessions du monde contemporain et nous met en garde : une sortie de route reste possible.

Article publié sur *Médiapart*, janvier 2020, par Colette Lallement-Duchoze

Lundi 6 août. Chaleur caniculaire. Nous embarquons à bord de différents véhicules. *On the road again*. L'habitacle de la voiture devient par métaphore celui des pensées. Les voix intérieures dialoguent avec le crépitement des infos, des chansons et des slogans publicitaires. Et voici qu'en disant le monde – celui d'une ère censée être révolue...- l'auteur le déroule, le déploie, ancre l'Histoire dans les histoires - ou l'inverse - car c'est bien d'un chassé croisé multiforme et/ou de télescopage qu'il s'agit dans cet « état des lieux »....Tout comme il a fait s'enchevêtrer se repousser, se croiser, des micro-histoires d'abord parallèles. Une écriture polyphonique, le recours à toutes les ressources du langage et de la typographie, des enchâssements de récits avec mises en abyme, un mélange d'humour, de cynisme et d'amertume : tel se donne à lire, entendre *Aires* le roman de Marcus Malte.

(...)

Un texte vibrant (sans connotation négative) à la verve satirique mordante, une écriture pleine d'allant qui pour éviter l'assomption de la complexité autant que la simplicité d'un rendu univoque, met en valeur un dispositif littéraire au service d'une réalité multiforme. La variété des formes de narration (récit, dialogues, histoire, cahiers à la chronologie éclatée) des registres (dramatique, comique, poétique) des tonalités (humour, ironie, pathétique) des styles, de la typographie (polices, italique, caractères gras) et le sens aigu du détail en témoignent aisément. Et sans perdre de vue le statut inaugural, le roman est ponctué par de brèves intrusions du narrateur (recommandations et commentaires qui s'adressent autant au lecteur du XXI^e siècle qu'aux bachelors des temps futurs).

(...)

[Dossier de presse](#) (disponible sur le site de l'éditeur)

Extraits vidéo

Podcast « Par les temps qui courent » sur *France Culture*, février 2020, par Marie Richeux

Après *Le garçon*, le romancier revient avec un nouveau roman, *Aires*, publié chez Zulma, dans lequel il propose une traversée du pays, de ses autoroutes, et de ses aires d'autoroute, comme une métaphore de notre société.



[Écouter l'émission](#) (durée : 1h)

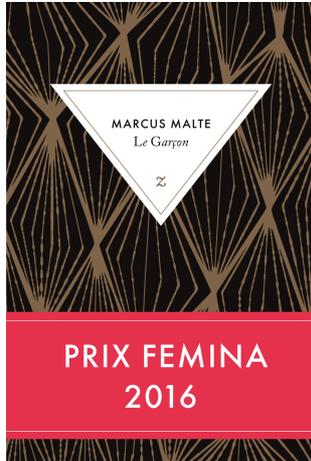
Vidéo publiée dans l'émission « 21 cm de plus » sur *Canal +*, janvier 2020, par Augustin Trapenard

Entre roman social, satire et récit d'anticipation, *Aires* de Marcus Malte dresse un portrait de la France contemporaine en suivant ses autoroutes.



[Voir la vidéo](#) (durée : 2 min)

Le Garçon, Zulma, 2016 (Folio, 2018)



Il n'a pas de nom. Il ne parle pas. Le garçon est un être quasi sauvage, né dans une contrée aride du sud de la France. Du monde, il ne connaît que sa mère et les alentours de leur cabane. Nous sommes en 1908 quand il se met en chemin – d'instinct.

Alors commence la rencontre avec les hommes : les habitants d'un hameau perdu, Brabek l'ogre des Carpates, philosophe et lutteur de foire, l'amour combien charnel avec Emma, mélomane lumineuse, à la fois sœur, amante, mère. « C'est un temps où le garçon commence à entrevoir de quoi pourrait bien être, hélas, constituée l'existence : nombre de ravages et quelques ravissements. » Puis la guerre, l'effroyable carnage, paroxysme de la folie des hommes et de ce que l'on nomme la civilisation.

Itinéraire d'une âme neuve qui s'éveille à la conscience au gré du hasard et de quelques nécessités, ponctué des petits et grands soubresauts de l'Histoire, *Le Garçon* est à sa façon singulière, radicale, drôle, grave, l'immense roman de l'épreuve du monde.

Extraits de presse

Article publié dans *Libération*, octobre 2016, par Alexandra Schwartzbrod

L'auteur initie un jeune garçon à l'amour, la guerre et la folie au début du XX^e siècle.

De ce roman on sort époustoufflé. *Le Garçon* est une fresque historique autant qu'une fulgurante histoire d'amour, un parcours initiatique autant qu'une charge implacable contre la boucherie de la guerre qui envoie à la mort des hommes qui ne savent plus pourquoi ils se battent et s'entretuent. Marcus Malte est décidément un auteur étonnant, oscillant entre poésie, roman noir et épopée, il a l'art de surprendre et c'est un délice pour le lecteur.

(...)

Article publié dans *Le Matricule des Anges*, par Julie Coutu

(...)

Le Garçon est un récit du ressenti, de l'émotion, une réflexion sur l'homme, le rapport au temps, à l'autre, au civilisé. Comment naît-on ; comment devient-on ; comment demeure-t-on homme ? Avec ses personnages qu'un souffle arrache, le conte d'apprentissage se fait histoire hypnotique, mélange hasardeux de philosophie, de poésie, de burlesque, de tragique, pour un exil au bout du monde et de soi-même, tout de demi-ton, à la fois lyrique et comme en sourdine. »

Article publié dans *Télérama*, octobre 2016, par Christine Ferniot

Paru en août, le dernier roman de Marcus Malte laissait le genre du polar pour se consacrer au récit d'initiation et à une critique acerbe du XX^e siècle. Son audace a été récompensée.

Les lecteurs de romans noirs ont de quoi se réjouir : Marcus Malte (48 ans) n'a pas rangé ses colères, sa poésie rugueuse, son amour pour le jazz et la nuit, l'histoire et ses soubresauts, en recevant les lauriers des dames du Femina pour son dernier roman, *Le Garçon*. Il a toujours été comme ça, inclassable et aventurier, dynamitant les codes, jouant des coudes pour filer ailleurs. Dès ses premiers ouvrages, *Le doigt d'Horace* en 1996, suivi du *Lac des singes*, l'année suivante, il jongle avec les thèmes du polar : Paris la nuit, un musicien de jazz surnommé Mister et, derrière lui, Bob, un chauffeur de taxi qui n'aime pas rentrer chez lui.

Puis, le romancier file au loin pour des histoires d'amour violentes et improbables (*Carnage, constellation*) ou des récits oniriques qui n'ont rien à voir avec les contes de fée (*La part des chiens*). Après le très beau *Garden of love*, en 2007, où il semble hésiter entre la réalité et ses fantômes, Marcus Malte retrouve en 2011 son duo des débuts, Bob et Mister, traînant dans les rues en quête de la femme perdue et cherchant les notes secrètes que forment *Les Harmoniques* (Série Noire).

Lyrisme et description de la cruauté

Dans ses nouvelles aussi (*Canisses, Far West, chez In8, Fannie et Freddy chez Zulma*), Marcus Malte quitte la ville pour un monde de bouseux américains, de voisins trop curieux, avant de retourner en ville pour accomplir une vengeance froide au cœur de Manhattan...

Avec *Le Garçon*, paru en août dernier chez Zulma, Marcus Malte se permet tous les grands écarts : balayer trente ans d'histoire en compagnie d'un enfant sauvage et mutique devenu saltimbanque, héros ou chair à canon. Une épopée, dirait-on, et dont l'écriture change quand le personnage bat la campagne ou tombe amoureux. Un roman d'initiation, sans doute, avec une partition musicale et un désir de disséquer un XX^e siècle qui ne sent pas la rose. Marcus Malte n'a pas peur du lyrisme, comme il ne craint pas de décrire la cruauté des guerres et leurs cortèges de monstres. *Le Garçon* est une fresque vertigineuse, traversée par un homme seul.

[Dossier de presse](#) (disponible sur le site de l'éditeur)

Extraits vidéo

Interview de Marcus Malte par l'association Librest, septembre 2016



[Voir la vidéo](#) (durée : 12 min)

Interview de Marcus Malte dans l'émission « Laissez-vous tenter » sur RTL, octobre 2016, par Bernard Lehut

Marcus Malte remporte le Prix Femina avec *Le Garçon*.

Dans ce roman d'apprentissage, étalé sur trente ans, l'auteur français raconte la quête d'humanité d'un enfant sauvage.



[Écouter l'interview](#) (durée : 3 min)

Podcast « Les émois » sur *France Culture*, octobre 2016, par François Angelier

Un roman puissant et lyrique pour dépeindre l'initiation d'un innocent sorti de nulle part aux violences du XX^e siècle.



[Écouter l'émission](#) (durée : 3 min)

Far West, In8, 2016 (Folio, 2017)

Marcus Malte

Cannisses

suivi de Far West



Le Far West n'est plus ce qu'il était, et le shérif de ce bled paumé du Mississippi est dubitatif : se balader en ville avec un lézard d'un mètre de long constitue-t-il un crime fédéral ? En cas de délit avéré de zoophilie avec un lama, faut-il vraiment incarcérer le lama ? Et pour couronner le tout, il faut convaincre Janice de ne plus laisser sa fille aveugle s'entraîner au tir avec la vieille Winchester familiale. Même les Indiens ont changé : ceux que Lila porte dans son cœur sont en Amazonie, cernés par un monde moderne qui les écrase. Est-ce pour les rejoindre qu'elle a faussé compagnie à Damien ?

Extraits de presse

Article publié sur le blog *EmOtionS*, février 2016, par Yvan

Marcus Malte nous invite à venir jouer aux cowboys et aux indiens. Mais avec cet auteur, rien n'est jamais qu'un banal amusement. Jeux de mots, jeux d'émotions, les deux nouvelles contemporaines regroupées dans ce recueil prouvent une fois de plus que Malte est un écrivain surdoué et par trop méconnu. Il faut dire qu'il délivre son art avec parcimonie, la qualité remplaçant la quantité.

Initialement publiées individuellement dans *Les petits polars* du *Monde*, voici ces deux nouvelles rassemblées au sein d'un même ouvrage.

Deux histoires très différentes, deux manières de les conter très singulières. Une quarantaine de pages pour chacune, c'est peu quand on aime la magnifique prose de Marcus Malte, mais ce sont deux amuse-bouches de qualité en espérant goûter à un plat plus consistant dans un avenir proche.

Première histoire entre comédie et tragédie, une manière de la raconter assez déstabilisante. On ne sait sur quel pied danser (est-ce pour éviter les coups de fusil de ces cowboys des temps modernes ?), tant le récit oscille entre situation noire et burlesque. Bref, une nouvelle comme une bonne définition de ce qu'est un humour noir qui se base sur de bien tristes réalités actuelles. Il faut dire que les scènes se déroulent dans l'état du Mississippi, le dernier à avoir aboli l'esclavage en... 2013. Il semble que la ratification n'avait jamais été officiellement signée... Une situation ubuesque, bien à l'image du registre utilisé ici par l'auteur.

Second récit, plus traditionnel dans le ton, plus noir. Plus touchant aussi. Une histoire de meurtriers, mais aussi d'amitié. Un récit mettant en scène de sales gars, mais la réalité est souvent bien plus complexe qu'il n'y paraît. Le pincement au cœur ressenti en fin de lecture en est la preuve.

Quelques 80 pages c'est court, mais il ne faut jamais boudier son plaisir quand on a la chance de poser les yeux sur la prose de Marcus Malte.

Article publié sur *Actu Du Noir*, mars 2016, par Jean-Marc Laherrère

Deux nouvelles noires, de Marcus Malte, publiées chez In8 : *Far West*.

Les cowboys, c'est le bureau du shérif d'un bled du Mississippi. Un bureau alerté par un coup de fil : un gus se balade avec un énorme lézard en laisse. A priori pas un délit quand même. Et le bureau du shérif en reçoit d'autres des coups de fil saugrenus. Il paraît même que certains ont des relations avec des lamas ! Mais attention que derrière la farce ne se cache pas quelque chose de plus sinistre.

Les indiens, ce sont ceux d'Amazonie. La disparition de leur forêt met Lila très en colère. Lila, Jo et Damien. Jo et Damien se sont connus en prison. Damien pour des broutilles, Jo l'ancien des forces spéciales pour avoir tué deux hommes. Et Lila venait les visiter. Quand ils sont sortis tous les deux, Lila les attendait et ils ont fait un bout de chemin ensemble. Jusqu'au drame.

En deux nouvelles, joliment rassemblées en forme de clin d'œil avec ses cowboys et ses indiens, tout le talent de Marcus Malte.

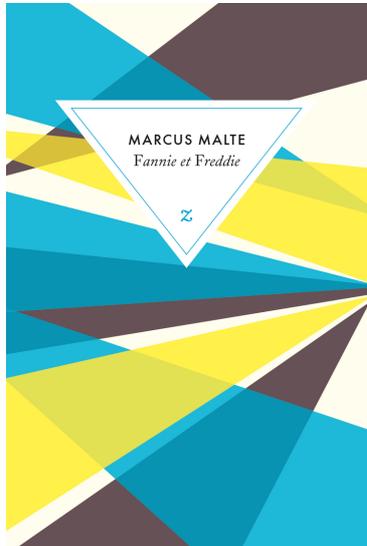
Un humour absurde dans la première, un absurde qui peut faire sourire (comme le début de l'histoire du lézard, ou celle du lama), ou un absurde qui fait froid dans le dos avec cette mère qui apprend à tirer au fusil à sa fille ... aveugle. Et un absurde qui grince quand même vite, au détour d'une remarque bien bas de front. Et finalement, on finit dans le sinistre, avec un final que l'on sent arriver, bien glauque, dans les dernières pages. Et toujours une superbe histoire d'amour, racontée magnifiquement en quelques lettres, et qui finit mal, on s'en doutait. On sourit et on a le cœur serré.

Et une sorte d'errance plus classique dans la seconde, avec encore des histoires d'amour, d'amitié, de rages, de douleurs et de violence. Trois magnifiques personnages, dans la lignée de tous ceux de Marcus Malte qui n'a pas son pareil pour camper des paumés inoubliables, des êtres évoluant à la marge, Zodiak, Romain, Sonia, Mister, Tamara ... et aujourd'hui Jo, Damien et Lila. On les aime instantanément (même quand ils font peur), ils ont une humanité, une profondeur, des failles qui les rendent bouleversants. C'est une fois de plus le cas.

Article publié sur le blog *Bookalicious*, mars 2016

En deux longues nouvelles, l'auteur nous balade dans un univers étrange, teinté de violence et de tendresse. Un *Far West* contemporain où un shérif fan de Daredevil enquête sur un type bizarre qui promène un énorme reptile en laisse... Un *Far West* où des anciens taulards mettent au point un braquage pour exorciser leurs vieux démons. Les histoires sentent la sueur et la poudre, le gasoil et les nuits blanches, à la manière de certains récits américains qu'on apprécie. Une douce poésie en plus.

Fannie et Freddie, Zulma, 2014



New York. L'énorme escroquerie des *subprimes* a conduit à la ruine des millions de ménages modestes endettés à mort, comme les parents de Fannie, vieux couple d'ouvriers rêvant d'accéder à la propriété. Fannie, surnommée Minerve par ses collègues parce que son buste tout entier pivote quand on l'interpelle. Fannie, dont personne ne se doute que sa raideur masque une effrayante coquetterie pour dissimuler un œil de verre. Cachant l'âme d'un cyclope solitaire, cette Minerve borgne n'en est pas moins femme. Au volant de sa vieille Toyota, elle traverse l'Hudson et se dirige vers la pointe fortunée de Manhattan, l'esprit vide, des sortes de rêves plein le cœur... « Le trajet dure une quarantaine de minutes, au terme duquel elle pénètre dans un parking couvert au 45, Wall Street. Elle monte jusqu'au sixième niveau, le dernier, et parcourt les allées au ralenti jusqu'à ce qu'elle ait repéré ce qu'elle cherche : un coupé Mercedes gris métallisé. »

L'auteur de l'inoubliable *Garden of Love* use d'un style percutant, d'une justesse implacable, pour parler de la vraie vie dans un monde d'une tranquille inhumanité, qu'on dirait inventé pour terrasser l'individu au profit d'une coalition perverse de spéculateurs et d'exploiteurs de tout acabit. C'est ce qui ressort de *Fannie et Freddie*, récit d'une vengeance à couper le souffle, comme seuls la folie et le désespoir savent en fomenter.

Extraits de presse

Article publié sur *onlalu*, par Christine Sallès

Physiquement, Marcus Malte ressemble à un jumeau placide de Patrick Juvet, chanteur oublié des années 80. Difficile en revanche de lui trouver une parentèle pour ce qui est de l'écriture de nouvelles, un genre dans lequel Marcus excelle. Qu'elles soient noires, ou simplement romanesques.

Deux textes composent ce petit bijou de noirceur. *Fannie et Freddie* ouvre le bal. L'ambiance flirte du côté de Stephen King, puis bascule dans un registre à peine moins oppressant. L'auteur y campe Fannie, jeune femme décrite comme une Minerve borgne. Dans un quartier de New York, elle kidnappe un golden boy appelé Freddie avant de le conduire dans une ville paumée, comme vidée de ses habitants. Un de ces lieux qui illustre bien la désindustrialisation, bourgade où la misère sociale a pris le pas sur tout le reste, maisons en décrépitude, commerces faméliques, rues désertes... Vous serez peut-être pris d'affection pour cette apprentie criminelle après la découverte de ses motivations, qu'elle-même raconte à son otage. Peut-être pas, et juste soulagé, à la fin de l'histoire, tant la tension distillée en si peu de pages vrille l'esprit des plus sensibles.

La seconde nouvelle invite en bord de mer. *Ceux qui construisent les bateaux ne les prennent pas* met en scène un drôle de lieutenant de police, Ingmar Perhsson, hanté par le souvenir du décès, brutal et tragique, de Paul, l'ami de jeunesse qui s'est pris une balle dans la tête à 14 ans. Trouver le responsable, autant d'années après ce drame, est le carburant de ce flic solitaire qui erre, comme un fantôme armé, dans cette ville de chantiers navals en fin d'existence. Et peut-

être vaut-il mieux que Perhsson, rongé par la culpabilité comme les carcasses de vieux chalutiers le sont par le sel, ne retrouve pas son assassin. Car, dès lors, quelle autre vérité chercher ? Ce texte, nostalgique à souhait, évoque aussi un monde perdu : celui des ouvriers et marins de l'âge d'or des villes portuaires. Une époque qui vit grandir Marcus Malte, du côté de la Seyne-sur-Mer...

Article publié sur *Lecteurs.com*, décembre 2014, par Agathe Bozon

Ce recueil rassemble deux nouvelles très différentes qui racontent deux histoires sombres séparées par l'Atlantique mais réunies par la mort sur fond de villes sinistrées à la suite de fermetures d'entreprises. Une écriture lumineuse qui dénonce et raconte la culpabilité de celui qui tient le fusil...mais n'a pas tué.

Fannie et Freddie, la première nouvelle, commencerait presque banalement, si Fanny, qui se prépare à sortir ne vérifiait le « *tomber de la mèche juste devant son œil droit fabriqué à Sanford.* »

Comme pour un rendez-vous galant, elle vérifie les moindres détails de son apparence avant de prendre le volant de sa Toyota Corolla et de gagner un parking. Dans une savante mise en scène, elle attend sa proie : un homme jeune, brillant et riche. Quand il paraît, quelques mots et un coup de taser suffisent. Le voilà inconscient et menotté au fond du coffre. Il s'appelle Freddie. Quand il lui demande pourquoi lui ? Elle explique « *Fannie et Freddie. Comme Fannie Mae et Freddie Mac. Les géants du crédit. La reine et le roi des hypothèques. Un couple maudit, mais uni... J'ai trouvé que c'était un signe, une sorte de clin d'œil du destin.* ». Fannie écrit la vengeance du destin de ses parents, tués par la crise des *subprimes*.

Ceux qui construisent les bateaux ne les prennent pas, la seconde nouvelle, se déroule à la Seyne-sur-Mer, ancienne cité ouvrière qui a perdu tout espoir en même temps que ses chantiers navals, une ville qui a « *un passé, ça oui. Mais quel présent ? Quel avenir ?* ».

Sur la plage des Sablettes, il marche et se souvient. Il a quarante et un ans, est policier et se remémore la naissance de son amitié avec Paul, septième enfant d'une fratrie de treize et de ce jour, il y a vingt-sept ans, son ami a été retrouvé mort : « *Paul avait quatorze ans. On a retrouvé son corps sur ce tronçon de plage le 29 décembre 1978 au matin.* »

Un choc qui décide de sa vocation, convaincu qu'il est que l'enquête sur la mort de son meilleur ami a été bâclée et qu'il ne s'agit pas là d'un banal accident.

Ces deux textes dans une écriture légère, élégante, poétique et onirique rapportent des situations où la noirceur côtoie le cauchemar. Où la misère, personnage honteusement silencieux, crie l'humanité disparue.

Suggestion de lecture d'Isabelle Verrette de la librairie Pantoute sur le site leslibraires.ca

Les deux courts textes contenus dans *Fannie et Freddie* sont des récits de vengeance. Pourtant, même en sachant cela, il nous est impossible de savoir exactement de quoi il retourne avant le point final... et encore. Pourquoi Fannie prend-elle autant de temps pour choisir ses vêtements et se coiffer avant d'aller kidnapper un homme dans un stationnement ? Et comment l'a-t-elle choisi, lui ? Pourquoi Ingmar Perhsson, quant à lui, refuse-t-il l'accident comme cause du décès de son ami, alors que tout le reste de ses proches est passé à autre chose ? Que sait-il que les autres ne savent pas ? C'est avec une écriture magnifique et bien ficelée que l'auteur Marcus Malte nous amène à travers la pensée morcelée et perturbée des deux narrateurs.

[Dossier de presse](#) (disponible sur le site de l'éditeur)

Extraits vidéo

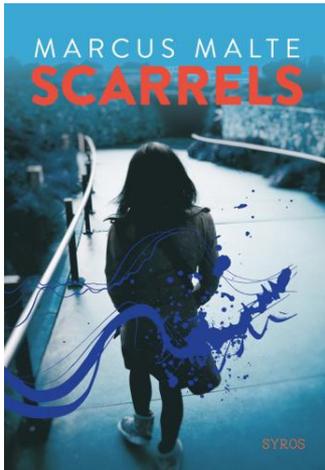
Interview de Marcus Malte par la librairie Mollat, avril 2015

A l'occasion de la Foire du Livre de Bruxelles 2015, Marcus Malte vous présente son ouvrage *Fannie et Freddie : Ceux qui construisent les bateaux ne les prennent pas* aux éditions Zulma.



[Voir la vidéo](#) (durée : 5 min)

Scarrels, Syros, 2008 (Syros, poche 2010)



Regency. Une cité où l'on ne vit que la nuit, sous l'œil acéré des faucons anges gardiens. Un groupe d'adolescents animé de rêves irréductibles, donc menacé. Des phrases insolites apparues sur les murs, qu'il faut mémoriser avant qu'elles ne s'effacent... pour entrevoir peut-être la possibilité d'un monde meilleur. Un monde où nul n'aurait en tout cas songé à inventer les scarrels.

Un livre qui donne envie de vivre, de résister à toutes les formes d'intolérance et d'oppression. Il y a un avant et un après *Scarrels*.

Extraits de presse

Article publié sur *Le blog de Argali*, septembre 2017

Dans un monde non localisé, à une époque indéfinie, Luc et Jona vivent dans un quartier pauvre. Le bien le plus précieux est le maïs ; personne n'en a jamais goûté, c'est un produit de luxe, très rare. On y croise souvent des Anges - des faucons chargés de la sécurité - et des scarrels.

Chaque nuit, les jeunes se retrouvent à Regency, une ville fantôme où il pleut en permanence et dont le centre est un pénitencier désaffecté où règne Zuchran et sa famille. Luc, le narrateur, Jona dont il est secrètement amoureux et Abel, son meilleur ami un peu simple, s'y rendent pour retrouver Steve, Tommy, le chef de la bande, Karen, une Perle née dans le pénitencier et qui ne l'a jamais quitté et Tina, sa poupée NoToy, qui parle et vit comme une vraie petite fille.

Regency est repliée sur elle-même et la liberté que les jeunes croient vivre là n'est qu'un leurre. Un jour, de mystérieuses phrases apparaissent sur les murs. Elles ressemblent à des mises en garde ou des appels à la lutte mais personne ne semble les voir ou les prendre au sérieux. Excepté Tommy.

Il m'est très difficile de parler de ce roman. Dès le départ, on sait qu'on entre dans un univers onirique et qu'il s'agit d'une critique de notre société mais Marcus Malte brouille les cartes, crée un mystère permanent, parle en métaphore et ne permet pas au lecteur de trouver facilement des repères dans ce récit. Longtemps, on avance à l'aveugle dans le récit. L'univers qu'il décrit est malsain, dérangeant, la violence est sans cesse latente, il ne se dévoile que très lentement et pourtant il nous happe.

J'ai pris le temps de la découverte car ce n'est vraiment pas un récit qui s'offre sans résistance. Il est composé de trois parties qui apportent leur part de mystère et font voler en éclat ce qu'on avait cru comprendre. Les personnages sont ambigus et leur personnalité mouvante. Quant aux apparences, elles sont trompeuses d'un bout à l'autre.

L'écriture de Marcus Malte est particulière, vive, poétique et rude. Ce livre est paru chez Syros, donc en jeunesse, mais il n'est pas à la portée de tous.

Ce roman angoissant est pourtant d'une grande force et très intelligemment construit. Il jette un regard personnel et sans concession sur notre société et pose de bonnes questions. Le sujet est traité de façon implacable, froide, sans espoir.

Article publié sur *Les billets de Fanny*, mai 2017

J'ai beaucoup aimé ce livre. Dès le début, j'ai été saisie par l'atmosphère étrange de cette cité, dont on découvre les us et coutumes au fil du texte. Là-bas, on dort le jour et on sort la nuit. La progression assez lente mais prenante de ce texte est un de ses atouts majeurs.

Rapidement, on découvre qu'à Regency, la liberté n'existe pas, elle n'y est qu'un leurre. La cité a été fondée par Dow. Tommy, Luc, Abel, tous sont constamment sous surveillance. Une ambiance angoissante s'en dégage, plus encore quand les premières attaques des « anges », ces faucons censés défendre la cité et la protéger surviennent.

Puis, il y a aussi ces phrases qui apparaissent sur les murs de la Cité, avant de disparaître. Tommy, l'un des membres de la bande, demande à ses amis de les retenir, elles semblent être le prélude de quelque chose de nouveau : mais quoi ?

Les thèmes sont toujours d'actualité : la liberté, le contrôle, la dictature...

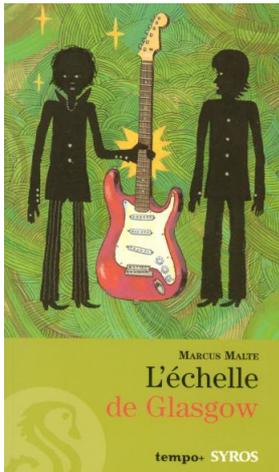
A découvrir !

Article publié sur *blabla bibli*, novembre 2008

Marcus Malte nous offre ici un excellent roman de science-fiction. Il nous offre une vision futuriste et désabusée d'une société qui refuse la pauvreté et qui, plutôt que d'y remédier, cherche à s'en débarrasser. Le texte contient également énormément de références (*Les oiseaux* de Hitchcock, l'allégorie de la caverne de Platon...). Et encore beaucoup d'éléments qui ont dû m'échapper.

La fin dure et violente, qui met brusquement fin à l'utopie, me conduit à conseiller ce livre aux plus grands, Syros étant habituellement un éditeur jeunesse.

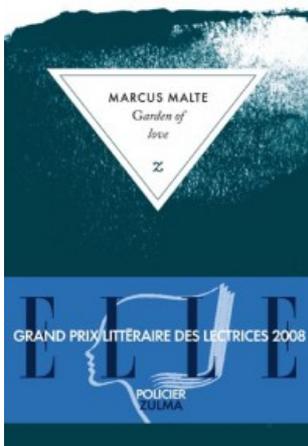
L'échelle de Glasgow, Syros, 2007



Un roman très fort sur les rêves fous que l'on a à l'adolescence et la nécessité de croire en ce que la vie nous réserve...

« Moi aussi, j'ai eu des fourmis dans les bras et dans les jambes et dans le coeur. Tout ce sang qui bouillonne. (...) Ca gonfle, ça gonfle. On dirait qu'on ne va jamais réussir à contenir tout ça. » Un père entreprend de raconter à son fils Michaël, dans le coma, une histoire qu'il pensait ne jamais dire à personne : Astro man et Catfish avaient quinze ans et une vision bien précise de leur avenir ; ils voulaient devenir des stars du rock, des guitar heroes.

Garden of love, Zulma, 2007 (Folio Policier, 2015)

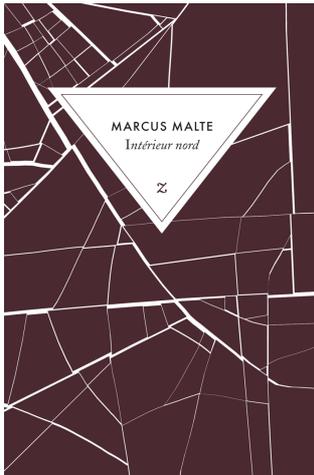


Troublant, diabolique même, ce manuscrit qu'Alexandre Astrid reçoit par la poste ! Le titre : *Garden of love*. L'auteur : anonyme. Une provocation pour ce flic sur la touche, à la dérive, mais pas idiot pour autant. Loin de là. Il comprend vite qu'il s'agit de sa propre vie. Dévoyée. Dévoilée. Détruite. Voilà soudain Astrid renvoyé à ses plus douloureux et violents vertiges. Car l'auteur du texte brouille les pistes. Avec tant de perversion que s'ouvre un subtil jeu de manipulations, de peurs et de pleurs.

Comme dans un impitoyable palais des glaces où s'affronteraient passé et présent, raison et folie, *Garden of love* est un roman palpitant, virtuose, peuplé de voix intimes qui susurrent à l'oreille confidences et mensonges, tentations et remords. Et tendent un redoutable piège. Avec un fier aplomb.

[Dossier de presse](#) (disponible sur le site de l'éditeur)

***Intérieur nord*, Zulma, 2005 (réédition 2020)**



Jacques vit seul en montagne, avec ses chiens de traîneau. Dans son relais, il reçoit pour deux semaines la belle Lauren, accompagnée d'un homme bien plus âgé qu'elle. Quel mystère cache ce couple étrange ? Jacques s'interroge, il observe, puis se laisse emporter par une sorte d'éblouissement...

Jacques raconte son histoire, à la première personne. Comme les trois autres personnages de Marcus Malte – le voyageur de commerce éconduit, le fils orphelin en quête de mère ou le père en deuil de son fils –, qui cherchent un abri, une issue, tous agrippés à une lueur d'espoir qui viendrait éclairer le jour.

Extrait de presse

Article publié sur *Télérama*, 2005, par Michel Abescat

Quatre textes à tir tendu, écrits à ras des émotions, taillés dans le vif du destin de quatre hommes confrontés à l'absence (...). *Intérieur nord*, le titre est beau et parfaitement ajusté à ces quatre voix d'hommes à l'hiver de leur chemin, quand les cendres sont froides et le désir éteint. Contes des jours de pluie et des nuits sans fin, ils constituent sans doute le plus beau livre d'un jeune auteur avec lequel il va désormais falloir compter.

[Dossier de presse](#) (disponible sur le site de l'éditeur)

Contacts :

Agence Livre & Lecture Bourgogne-Franche-Comté
25, rue Gambetta
25000 Besançon
Tél. 03 81 82 04 40

- Géraldine Faivre, cheffe de projet Vie littéraire – Les Petites Fugues
g.faivre@livre-bourgognefranchecomte.fr

- Nicolas Bigaillon, assistant Vie littéraire – Les Petites Fugues
n.bigaillon@livre-bourgognefranchecomte.fr

- Marion Clamens, directrice
m.clamens@livre-bourgognefranchecomte.fr

Site Internet : livre-bourgognefranchecomte.fr
Site Internet du festival : lespetitesfugues.fr



Agence Livre
& Lecture
Bourgogne-
Franche-Comté